

Elle organisa même des conférences. Mathieu Mullendorff, qui était devenu président, en « inaugura l'ère » le 4. 11. 1872 avec son « *Bonnet phrygien* » qui parut en une brochure imprimée chez la V^e M. Bourger. Un des exemplaires que nous possédons porte en guise d'épigramme écrite de la main de l'auteur : « Ni bonnet rouge, ni talons rouges (V. Hugo, Préface d'Hernani). »

La lecture du fascicule nous apprend que Mullendorff, dans ses goûts littéraires et tout en étant féru de Voltaire, sait faire une large part au romantisme. Quant à ses conceptions artistiques, nous croyons également pouvoir y déceler la désapprobation d'une imitation trop étroite des classiques.*)

Enfin, nous constatons que le républicain de 1848 rasséréiné, l'adversaire résolu de toute démagogie, montre néanmoins une large compréhension à l'égard des événements de la Grande Révolution et que p. ex. un personnage comme Robespierre (lui aussi un « sec » comme Mullendorff) se trouve être placé dans une lumière moins défavorable que Napoléon.

Comme de juste, il est également question dans la brochure des fêtes républicaines qui eurent lieu à Luxembourg. Nous croyons bien faire en reproduisant les passages essentiels de ce chapitre.

Après avoir confirmé les raisons pour lesquelles la statue de l'église St Michel n'avait pas été dérangée (forme phrygienne de la coiffure, symbolisme républicain des attributs) (18), Mullendorff continue de la sorte :

« D'après la tradition populaire, la fête de la Raison aurait été célébrée à Luxembourg. C'est une erreur. On a eu chez nous les fêtes décadaires, telles que les fêtes de la Jeunesse, de la Vieillesse, des Epoux. . . C'étaient des fêtes officielles auxquelles ne participaient guère que les autorités publiques, les fonctionnaires et la garnison. On se réunissait sur la Place d'armes où s'élevait l'autel de la Patrie, en face de l'arbre de la Liberté décoré du drapeau tricolore et d'un énorme bonnet phrygien : on se rendait de là en cortège au temple décadaire. Un commissaire français tenait à ces occasions un discours sur les bienfaits de la République. On prêtait le serment de haine à la royauté et de soumission à la République, et on chantait des chœurs.

« La bourgeoisie et le peuple se montraient froids devant ces cérémonies païennes. . . Ils n'avaient d'ailleurs aucune foi dans la durée du régime républicain et comptaient sur la rentrée prochaine des Autrichiens. Mais la fête de la Raison, comme celle de l'Etre suprême, n'était plus, à cette époque (après 1795, année de l'invasion des Français) sur le programme officiel. . . Il paraît que chez nous, à l'occasion des fêtes décadaires, le zèle outré des agents français avait persuadé à des jeunes filles ou femmes de la bourgeoisie de se prêter à une exhibition quelque peu théâtrale. Les Luxembourgeois sont frondeurs

*) Dire que son fils Charles, l'architecte, devait tomber dans une période de néo-classicisme effréné !